



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

**Lettres juives / Jean-Baptiste de Boyer**  
**éd. H. Champion, 2013**  
**cote : 59.286**

Les Lettres juives ou de façon plus complète Correspondance philosophique, historique et critique, entre un Juif voyageur en différents États de l'Europe, et ses correspondants en divers endroits (1736), sont un ouvrage de Jean-Baptiste de Boyer (1703-1771), marquis d'Argens, qui seront suivies des Lettres cabalistiques, ou correspondance philosophique, historique et critique entre deux cabalistes, divers esprits élémentaires, et le seigneur Astaroth (1737), ainsi que de la Correspondance philosophique, historique et critique entre un Chinois voyageur à Paris et ses correspondants à la Chine, en Moscovie, en Perse et au Japon, par l'auteur des Lettres juives et des Lettres cabalistiques (1740). Ces œuvres, qui forment un triptyque, sont éditées par Jacques Marx, professeur émérite de l'Université libre de Bruxelles, historien bien connu des idées des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, qui se penche en grand spécialiste sur les échanges culturels entre l'Europe et l'Orient : par ces *Lettres*, c'est un véritable corpus qui est offert au public sous une forme agréable et maniable, malgré le poids de la matière et le volume de l'ouvrage.

Le marquis d'Argens, né en Provence, a illustré avec brio l'esprit encyclopédique, de tolérance et de libre pensée de son époque, se posant en *superstitionis destructor* comme l'a qualifié Voltaire : « les plus grands crimes n'ont eu que le prétexte de la religion ». Il a contrarié les volontés de son père, procureur général au parlement à Aix-en-Provence, en devenant militaire, un « militaire philosophe », si bien qu'il a été déshérité par sa très catholique famille dont il était le « mouton noir ». À la suite d'une chute de cheval sur le champ de bataille, en 1734, il a, comme nombre de ses contemporains, trouvé refuge aux *Royaumes Unis*, « cette terre de tolérance religieuse et de libertés politiques » qui abritait tout ce que l'Europe comptait de penseurs en marge de la société, qu'ils soient hétérodoxes, juifs, francs-maçons ou hérétiques. Il a écrit un nombre considérable de romans, pamphlets, opuscules et essais, avant d'épouser les causes de la Philosophie, entendue au sens assez flou d'un « jeu de bascule conceptuelle », imbu qu'il était des idées de Gassendi, Newton, Malebranche ou Locke. Il a conçu le vaste projet d'une *Correspondance philosophique, historique et critique*, inspirée des méthodes du libertinage encyclopédique de Pierre Bayle (1647-1706) dans ses Pensées diverses (1680), ses Nouvelles de la République des Lettres (1684-1687) et son Dictionnaire historique et critique (1696-1697) : les oppositions de points de vue conduisent à un relativisme sceptique qui se résout dans un esprit de tolérance au moyen d'un savoir universel. Il suit le principe de la fiction et de la satire grâce au genre épistolaire initié par Montesquieu dans ses Lettres persanes, offrant à des Orientaux





## Académie des sciences d'outre-mer

l'opportunité d'arpenter à loisir l'Europe en arborant le regard de qui feint de s'étonner de ses us et coutumes et observe avec effarement les traditions historiques et religieuses. De fait, de Boyer, qui a « le sentiment d'appartenir à une élite supranationale formant la communauté philosophique de l'époque », tourne en dérision les préjugés et les superstitions sévissant dans la société dont les inconsistances, devenues inconscientes, détonaient avec le bon sens et la rationalité illustrées dans d'autres régions du globe ainsi qu'avec les évidences de la science. On est confondu d'admiration devant le savoir de cet encyclopédiste si l'on songe que le tout a paru en trois années, entre 1736 et 1739/1740 ! D'Argens a par la suite quitté la Hollande et est devenu directeur de l'Académie des sciences de Berlin, créée par Frédéric II, dont il obtient la protection durant un quart de siècle. Il a fréquenté la coterie intellectuelle entourant ce despote éclairé, où s'illustre entre autres Voltaire – qui fut l'ami de d'Argens – mais ses relations avec ce milieu sont ensuite devenues houleuses.

Ce philosophe et essayiste, contemporain des Encyclopédistes, est un esprit universel qui s'est essayé à tous les genres : l'esprit aiguisé par ses romans philosophiques, il s'est livré à une critique des travers de la société de son époque dont les valeurs affichées entraînent en flagrante contradiction avec la réalité des coutumes, des mœurs, des lois et des institutions qui leur ont donné naissance. Afin d'exposer ses positions philosophiques qu'il mettait au service de la cause de l'humanisme des Lumières, dans première vague (*frühe Aufklärung*), et l'apparentent, outre à Bayle, à Diderot ou Voltaire, de Boyer a repris avec prédilection, talent et succès le genre épistolaire : il pouvait y déployer avec une imagination débridée ses thèses hardies contre les opinions dominantes, ce qui lui permettait de braver avec succès la censure. C'est en empruntant le regard d'un Juif parcourant l'Europe et les pays méditerranéens que de Boyer se livre à tour de rôle à ses réflexions désabusées, enjouées, acerbes, ironiques, spontanées ou admiratives, sur la science, la philosophie, les religions, les coutumes : la relativité des connaissances et des coutumes, la découverte du monde et de l'univers grâce à l'intelligence humaine qui a recouvré toute sa liberté, le contraste entre misère et richesses, paix et guerre, alimentent un scepticisme dont l'envers est un empirisme et un déisme inspiré de Spinoza ainsi qu'une ouverture intellectuelle sans limite. L'érudition de l'auteur est confondante : elle est le produit d'immenses lectures, d'une curiosité insatiable ainsi que d'un savoir puisant à bonne source.

De Boyer ne manque pas une occasion de louer le philosophe et d'enjoindre le Prince à l'imiter : « Un souverain ne peut approcher de la gloire de Newton ou de tel autre philosophe aussi estimable, qu'en se rendant le père de ses peuples et en les faisant jouir de tous les bonheurs qui dépendent de lui. Alors, il devient utile aux hommes, il imite le philosophe. Le prince et le savant se trouvent égaux en mérite : l'un instruit le cœur et l'esprit, et l'autre procure et maintient la tranquillité, si nécessaire au bien de la société et à l'avancement des sciences. » (II, p. 942).

L'éditeur de ces lettres s'est livré à un travail critique sur le texte qui est remarquable. Il l'a enrichi de notes répondant à la curiosité du lecteur : repères biographiques et chronologiques, références des textes cités ou simplement objets d'allusion, explications relatives aux expressions rares et traduction des vocables en langues non familières.



## *Académie des sciences d'outre-mer*

L'ouvrage peut être à l'origine de plusieurs lectures : un recueil de réflexions sur son époque ainsi que de témoignage sur une philosophie des Lumières; un ensemble de matériaux historiques et littéraires sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que sur l'Orient; une méditation philosophique en marge des « grands auteurs », dont il offre un éclairage aussi oblique que précieux; un état de la pensée, des religions et de la société de ce siècle ; une prémonition des grands thèmes de la pensée moderne ; etc. Quoi qu'il en soit, la lecture de ces lettres extrêmement vivantes apporte une stimulation intellectuelle ainsi qu'un enrichissement en informations sur le monde de son époque. J. Marx a introduit l'ouvrage par une étude avisée sur le personnage, ses idées et son époque, tout en présentant les *Lettres* d'un point de vue philologique, philosophique et sociologique. Il met largement à jour les travaux de ses prédécesseurs en réussissant de façon brève et précise à démonter les motivations les plus secrètes du marquis dans ses démarches et ses ressorts intellectuels ou à identifier le modèle de son héros Juif, un homme « de bon sens » appelé Aaron Monseca, à savoir un Fonseca historique ou imaginé par Cervantès dans son Don Quichotte, qui, tout en arborant l'habit de l'un de ces *cristeros nuevos*, judaïse en secret.

Cet ouvrage admirable est clos par plusieurs appendices, deux dissertations littéraires se rapportant aux lettres, un index analytique de ces 203 lettres qui en résume la teneur en quelques lignes, une abondante bibliographie, un index de noms propres permettant de se repérer dans cette proluxe matière, ainsi qu'une table des matières détaillée.

**Frédéric Girard**